

Claude Ollier

Wanderlust et les Oxycèdres



Wanderlust
et les Oxycèdres

DU MÊME AUTEUR

Le Jeu d'enfant

LA MISE EN SCÈNE (GF Flammarion).
LE MAINTIEN DE L'ORDRE (Flammarion).
ÉTÉ INDIEN (Flammarion).
L'ÉCHEC DE NOLAN (Flammarion), *épuisé*.
LA VIE SUR EPSILON (Flammarion).
ENIGMA (P.O.L).
OUR OU VINGT ANS APRÈS (P.O.L).
FUZZY SETS (P.O.L).

MARRAKCH MEDINE (Flammarion).
MON DOUBLE À MALACCA (Flammarion).
UNE HISTOIRE ILLISIBLE (Flammarion).
OBSCURATION (DÉCONNECTION) (P.O.L).
FEUILLETON (Julliard).
TRUQUAGE EN AMONT (Flammarion).
OUTBACK OU L'ARRIÈRE-MONDE (P.O.L).
ABERRATION (P.O.L).
MISSING (P.O.L).

NAVETTES (Gallimard), *épuisé*.
NÉBULES (Flammarion).
SOUVENIRS ÉCRAN (Cahiers du cinéma-Gallimard).

CAHIERS D'ÉCOLIER (1950-1960) (Flammarion).
FABLES SOUS RÊVE (1960-1970) (Flammarion).
LES LIENS D'ESPACE (1970-1980) (Flammarion).

CITÉ DE MÉMOIRE, entretiens avec Alexis Pelletier (P.O.L).

LA RELÈVE, dessins de Matta (*Insolations* n° 2, Fata Morgana).
RÉSEAU DE BLETZ RHIZOMES, gravures de Bernard Dufour (Fata Morgana).
LUBERON, gravures de Claude Garanjou (Manus Presse).
LES PREUVES ÉCRITES, estampes de René Bonargent (Indifférences).
L'AILLEURS LE SOIR, bois de Catherine Marchadour (Colorature).
MESURES DE NUIT, empreintes de Claude Garanjou (La Sétéree).
DU FOND DES ÂGES, eaux-fortes de François Fiedler (Maeght).
EPSILON, encres de Claude Garanjou.
LE SYCOMORE, collages de Claude Garanjou.
CAHIER AUSTRAL, encres de Claude Garanjou.

Claude Ollier

Wanderlust et les Oxycèdres

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2000
ISBN : 2-86744-760-7

L'obscur

– le sourd

Nul ne saurait aller plus loin.

Si tu ne t'arrêtes pas là, tu percevras le bruissement de ce qui peut être une machine ou un engin léger tournant, roulant, bruissement se fera cliquetis de roulettes et une flaque grise se répandra au plafond tel le reflet d'une lueur, tu te diras que c'est cliquetis qui a engendré lueur, puis ton œil sera drainé par un trait laiteux sur la paroi fuyante et tu sauras que ta tête est allongée droite et que ton corps est allongé droit et va glissant sur le support roulant ; machine bat dans ta tête et cliquetis, pas glissement, après vient translation et roulement, parcours, des formes blanches dans l'obscur mouvantes indéfinies, dans le sourd, tu diras qu'on ne saurait aller plus loin dans ce coulissement.

Si tu ne t'arrêtes pas encore, ton œil se rouvrira sous peu et le couloir sera le cadre assorti à ta vision, tu le discerneras fluctuant, sans fond dans le transfert, une inscription te retiendra passant trop vite, lettres noires sur le gris, majuscules noires, puis un ralentissement s'opérera, les sons s'alté-

reront du chariot chuintant, plus insistants, plus graves, les lettres aseptisées te seront lisibles enfin et tu sentiras le froid.

Tu te sauras nu et ton corps frissonnera, soufflera court, bras tendus droits le long des flancs, sans crispation, roideur, on couvrira ton corps et les saillies au plafond souterrain défileront tels des barreaux d'échelle et tu comprendras qu'on te charrie à reculons, transporte arrière toute, c'est comme si tu t'élevais mais tu descends toujours, crissent les roues pivotantes et tu te sens tournant, ce couloir, là, est le même encore, mêmes lettres, mêmes saillies, puis l'obscur au fond reflue, le sourd, nul ne saurait poursuivre, dis-tu.

Quand tu reprends conscience, la clarté est là, c'est cette lampe au-dessus du lit flottant, la nuque à peine surélevée tu vois les têtes qui se penchent, l'une après l'autre ou les deux tout ensemble et les yeux asiatiques fixent ton corps, tes bras, ton ventre, les doigts frôlent experts, rôdent, besognent, sans heurt font ce qu'il leur faut accomplir, en savoir-faire, adresse, tu te diras que tu es en bonnes mains.

Tu ne sens rien, pas de douleur, le froid toujours et ils te couvrent encore, un calme est dans ton esprit qui ne s'étonne pas, tu le savais, la non-agitation, le non-souci, souci est d'écouter, de regarder, de voir, une tranquillité comme une destination se prête, tu n'iras pas plus loin cette fois, c'est dit, l'exiguïté du lieu l'atteste, et l'espace blanc clos là-bas désert à cette heure.

Espace tamisé au-delà de la porte et du cadre proche de la porte, clarté faible focalisée là-bas disponible, discernable veilleuse attendant l'acte, tu n'y peux rien maintenant, plus rien à décider ni faire, tu te laisserais aller pour un peu, trop tard pour te reprendre, tu as signé et tout s'est déroulé comme stipulé sur le papier, revenir sur tes pas ne vaut, tu ne saurais, tu ne pourrais.

Pieds et poings liés livré, t'échappe ton avenir, ton pouls irrégulier bat aux osselets internes, les Chinois se tiennent vigilants, remuent à peine de part et d'autre de ce qui est ton corps invariablement, tondu, rasé et aseptisé d'ocre, docile ici sous la teinture comme prêt à être rôti, mais il ne sera que travaillé dans cette salle, ausculté, piqué, tu as peine à le sentir encore sous la paupière qui se ferme.

Commence à se fermer et tu sens qu'on te pique encore, bocal jaune à gauche et liquide transparent, tuyau pendant jusqu'au creux d'un bras que tu n'as pourtant pas de mal à garder tendu, tu n'as plus froid à présent, la lampe au-dessus de toi oblitère l'étroit local autour, c'est un recueillement, l'entame d'un rituel, tes nerfs s'y plient, tes muscles, ton sang, ce qui se dit aussi dans ton cœur ou ton âme peut-être et qui bientôt ne se dira plus, qui sait si s'obstinera la voix, autonome si libre proche toute ta vie et si lointaine.

Les mains rompues aux tours de technique œuvrent sans ostentation, jouent d'aiguilles et canules, leur train est d'éprouvée routine, il va très vite autour de toi le va-et-vient des doigts et des objets d'acier, de verre, tu ne vois pas tout dans ta position stricte, tu manques un peu de ce trafic, un moment déjà qu'on est là, tu sais que tout est enchaîné, coordonné, rodé, jamais étape n'est brûlée, les choses s'échelonnent minutées, respectes-en le cours, l'exploit banalisé, statistifié digital, tu es dans la moyenne, figure-toi.

Une tranquillité comme une distraction te gagne, la clarté diminuerait-elle, un point d'honneur à ne pas bouger, tousser, tourner la tête, perturber les servants des compteurs et voyants, reste muet comme si de rien n'était, il n'est de rien justement, de rien cette dérive, c'est réellement que tu es calme et confiant et jouissant de l'instant, ce n'est pas tous les jours qu'on est désarmé à ce point, si nu et sans pouvoir, à la merci des doigts malins et des sourires, voici qu'on te demande encore si tout va bien.

Le sujet en main se porte bien, conditionné euphorique, seraient-ils inquiets si tu perdais conscience et ne répondais mot, n'est-ce pas là leur dessein quand même, inquiets que tu ne la perdes trop vite, pour une mauvaise cause, hors programme, hors dictée, une séquence immaîtrisée, fâcheuse à altérer la beauté de la courbe, compte à rebours stoppé, ramené point mort.

Tu as toute connaissance, épouse donc le délai, éprouve-le, savoure-le, c'est le délai moyen des bien-portants, targue-toi de normalité, accepte de bonne grâce l'ennui mineur d'être figé tel un rescapé de noyade ou le nouveau-né dans son demi-sommeil, la banalité de ton cas te saute aux yeux plus que la lumière au-dessus de toi que les Asiatiques règlent, remontent ou abaissent en fonction de quoi, suivent seconde après seconde le déroulement des faits, le contrôlent de l'oreille et du toucher des chairs.

Tu es le bon patient, délecte-toi à cette lenteur, le temps d'observer bien et garder en mémoire si l'acte tranchant à venir ne se donne pas ultime, combien étrange un jour le ressouvenir de ces moments, le seul regret est de ne pouvoir noter, consigner, griffonner sur le plus petit des bouts de papier, de gauche à droite ou droite à gauche, de haut en bas.

Écrire les visages, les yeux jumeaux penchés dans le contre-jour, calquer les temps de leur diction, les finales chuintantes, ils parlent dans ta langue mais leurs paroles t'échappent, est-ce un déclin de l'ouïe à saisir les mots anciens, les mots nouveaux, les mots qui rythment le passage, la transition où le corps préparé se donne.

La pointe de la lame testera la peau sur la gorge et l'acier touchera l'os, il y aura beaucoup de sang, le sang coulait jadis à la pointe des hauts lieux dans les rigoles du

granite, les doigts accoutumés s'empareront du muscle et en scruteront les scléroses, tu resteras longtemps ouvert aux aléas de ce coup de force, écartelé symétrique, circulation en flux externe, baladeur.

Ce sont là phases énoncées brutes dans le schéma connu, tu manques toujours à te convaincre que ce sera bien toi là-bas forcé dans la posture en croix et travaillé de près sous le regard des aides, ce sera toi sous peu et pas un autre, la table blanche attend sous les veilleuses, espère le poids de ton corps badigeonné d'ocre, à dissocier selon le rite.

Tout projet que tu formais s'est dénoué dans la longue attente et le dressage à l'événement, le pli est pris, souvenirs ne sont plus ni vues d'avenir, jamais durée ne fut plus pleine, à elle-même dédiée, ni aval ni amont, c'est une pureté du temps qui se célèbre, goûte-la à ton aise, simulacres en suspens.

Peut-être l'engourdissement te gagne, un trouble de vision, les proches objets se délogent, se multiplient figures et corps, une troupe s'amalgame, t'entoure, te côtoie, tu n'es plus seul dans le lieu clos du prélude, combien sont là qui comme toi patientent dans le couloir sans fin au faite des barreaux, se dissipent, reviennent, prient comme toi le dieu du gué ou promontoire.

Le cortège sinue dans la pénombre, quémendant l'issue, te presse dans le jour pâle, les corps anxieux se confondent, es-tu du groupe encore ou de son seul transit, l'illusion passe et la réminiscence, c'est un fonds de lecture, diras-tu, commun à tout gisant ici sous l'œil du veilleur, il faut bien qu'oreille et voix s'accordent, ce qu'elles enfantent est sans nombre.

Ce n'est pas une voix, ce n'est pas un appel, un ordre, un avis, le murmure n'est pas à toi destiné peut-être, posté par chance sur la ligne ou malchance, tu laisses filer les mots, les verbes à redondances, ritournelles et folies, rien du moins n'y changes-tu ni retranches, que le destinataire ait son compte, une dérivation induite te fait relais en quelque sorte vers cet autre imposé qui tend l'oreille au bout du fil et ne se doute.

Vers l'autre aussi, mal perçu à la source, qui contrefait le paraître même de la voix, rabâche le sourd, l'obscur, et que nul plus loin n'irait sauf à ne s'arrêter là, que ton corps frissonnerait, ton œil se rouvrirait, que tu ne sentirais rien ce jour-là en ce lieu-là, le non-souci te gagne encore à percer le babillage, c'est lui qui régit la scène, et les voix proches au vrai paraître s'enquière une nouvelle fois de ton état, de tes idées et sentiments de l'heure, et tu t'entends répondre que tout est sans mal et sans problème.

Mais le quatre-mains expert se prolonge en allées et venues de gaz et liquides, ça dure, ça dure, tu devrais somnoler

déjà, dormir profond, rêver, ton corps résisterait-il, qu'en serait-il de lui s'il passait la porte en état de veille, débouchait dans la salle blanche en pleine conscience de l'entour et de la gravité de son sort, dénudé in fine sous les grands projecteurs et approché lentement par les officiants au masque des longs rituels, chuchotant muets, triangles stérilisés de linge immaculé penchés à même hauteur, chacun aux gestes de son rôle, sobre et précis comme l'organe du maître au couteau.

Voici bien que le mot de passe tombe enfin, tout est en ordre à présent, finie la phase de mise à niveau du gisant en non-appréhension comme en apnée d'angoisse, les performants docteurs remettent seringues et flacons, de chaque côté du chariot ou brancard se portent et disent que c'est l'heure et qu'on est dans les temps, il faut y aller maintenant, plus moyen d'y couper et le véhicule léger s'ébranle, tes pieds devant, maniable à souhait et glisse, un cliquetis, un bruissement, tend vers la ligne du seuil dans la mutation de lumière.

Tu observeras encore et verras toute chose distinctement comme jamais et sentiras un choc bref au franchissement de la porte, très vite te trouveras au centre de l'espace blanc, foyer des lampes géantes et les Chinois ne sont plus là déjà, éclipsés discrets fini leur job, tu es seul sur le rond-point de virtuelle illumination de ton corps et t'étonnes d'être conscient toujours et as le temps à peine de te dire

qu'un corps est abandonné
là, point de mire des veilleuses, laissé là en souffrance, cha-
cun s'en est allé, pas de consigne, une durée sans mètre prend
possession du monde, quel est ce lieu sans liens des sens en
faillite, la voix même s'est tue et son fascinant babil – pierre

de touche, l'épreuve ? –, l'instant est proche sans doute, pas de signal, l'instant fatal en bout de souffle, ou bien il est venu déjà, passé en douce, l'écu du jour le savait bien, il ne sentirait rien.

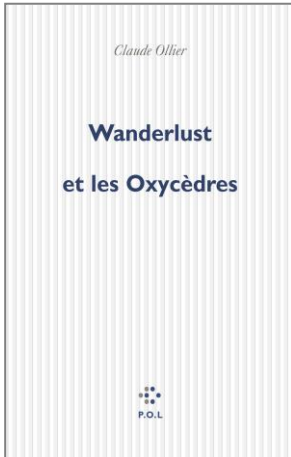
S'avise que le décor n'est plus le même et s'inquiète de repères, achevé sûrement le transit, comment l'écrire et que faire des verbes en cette phase non étalonnée, les mettre au prétérit, au futur passé, l'imparfait pour l'instant lui plaît, avait sa préférence, il se levait bientôt et lorgnait l'alentour.

Le jour pointait, stigmatisant l'horizon de découpures végétales, un mot lui est venu, ficus, puis a percé nopal comme un ombre grise, spectrale, se projetait sur la terre bistre d'une colline au loin, les rayons se sont élancés à l'orient extrême et un moment après, ce qui ressemblait à une flammèche s'est logé sur la crête, enfin l'astre rouge sang a commencé de s'élever, d'une rotondité sans égale.

Avant toute ! Il s'était mis en marche et se traînait comme il pouvait, tirait la jambe, le sol d'argile meuble et de cailloux refrénait son pas, la distance à la crête s'écourtait soudain, puis la crête reprenait sa place, celle qu'il avait notée quand il s'était levé. Se retournant, il voyait loin là-bas la roche plate où il était resté couché de guingois, allongé sur le dur, il avait dû se couper ou s'érafler en s'éveillant, du sang perlait de son thorax, coulait par à-coups, les gouttes marquaient le sol et il s'aperçut qu'il n'était vêtu que d'une couverture de coton brun qu'il devait remonter sans cesse sur ses épaules et maintenir à deux mains, ses deux pieds étaient nus aussi.

Ce qu'il faisait là, ce qui l'avait conduit sur ce rocher dans un dénuement qui aurait dû le surprendre, pourquoi il se dirigeait vers le levant quasi instinctivement, dût-il escalader la colline, alors qu'il ne connaissait rien de ce pays et

Cet ouvrage a été composé
et achevé d'imprimer en mars 2000
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1685
N° d'imprimeur : 000431
Dépôt légal : avril 2000
Imprimé en France



Claude Ollier
Wanderlust et les Oxycèdres

Cette édition électronique du livre
Wanderlust et les Oxycèdres de CLAUDE OLLIER
a été réalisée le 26 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2000
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447600 - Numéro d'édition : 00359).
Code Sodis : N46359 - ISBN : 9782818009017
Numéro d'édition : 230842.